

Michel Schneider

La Tombée du Jour

(textes mis en musique par Graziane Finzi et créés
par José Van Dam et l'Ensemble Orchestral de Paris,
direction John Nelson, à Paris, Salle Pleyel, le 6 octobre 1998)

I

Endenich... Ici, c'est un asile. J'aime ce mot, asile. Il est doux. Interné, aussi, c'est un mot qui me fait du bien. Clara, les enfants, ils veulent me faire sortir. Que je rentre à la maison. Mais, dis-moi, Clara, c'est où, chez moi.

Ils ne comprennent pas que je n'ai plus de limites. Pas de frontière entre le chant et la douleur, entre l'eau noire et les berges claires. Il me faut des murs pour qu'en rêve je m'échappe. Battements de tambour...
Je suis loin déjà, trop loin.

*Aber Vater und Mutter sind lange tot
Carnaval de cauchemars...
Es kennt mich dort keiner mehr*

Au-dedans de moi, un battement de tambour. Endenich... Ici, c'est un asile. Un bal... Tout le monde crie et danse... Les voix se couvrent... Les visages se perdent... Du verre cassé sous les pas des danseurs. Les cauchemars sont de grands papillons noirs. Ils vous entrent par les yeux à la nuit. Ils battent, éblouis au cœur de la vie. Le soir, c'est l'heure où les masques vont au bal... Arrachez les masques... dessous, il n'y a personne.

Es kennt mich dort keiner mehr

Endenich... Je suis là, encombré de mon corps. Seule la musique m'en délivre. La musique, avec tous ces mots qui sont dedans. Mais elle s'en va sous mes doigts. Je me fais vieux et n'entends que des sons. Écrire, écrire encore, travailler, tant qu'il faisait jour. Mais le silence est venu, d'un seul coup, comme la main d'un joueur invisible ramassant les cartes. Écrire de la musique, c'est écrire la nuit. Je voudrais que durent les soirs, je voudrais que la nuit vienne, mais ne tombe pas.

II

Clara, ma belle. Clara, ma folle. Clara, ma peur. Clara, qui ?
Tu n'étais qu'une enfant, et moi un autre enfant qui écrivait pour toi, pour que tu m'aimes.
Le piano, c'était comme une lettre que je t'écrivais avec mes deux mains. Tu m'as donné la musique de tes mains.
Je t'ai donné le rien de mon nom.
Asile... deux ans et demi...
Ici, c'est un asile : Eendenich.
Clara, pourquoi n'es-tu pas là ?
Limites, ils ne comprennent pas que je n'ai plus de limites.
Pourquoi n'es-tu pas là ?
Deux ans et demi que je n'ai pas vu tes yeux, senti tes bras.

*Nun hast du mir den lätzen Schmerz getan...
Den lätzen Schmerz...*

Quand je serai mort et que tu joueras ma musique, ce sera comme si tes mains se posaient sur mon corps. Je ne voudrais pas que ce soient des doigts grattant ma tombe, mais une paume enlevant la nuit de mes yeux.

III

*Ein Zeichen sind wir, deutungslos,
Schmerzlos sind wir und haben fast
Die Sprache in der Fremde verloren*

Je regarde par la fenêtre. Je ne vois que des souvenirs : le blanc du ciel, l'eau qui bruit, les pages froissées. La terreur secrète quand on ouvre un piano, quand une femme s'abandonne. Tout cela, aucune musique ne pourra le dire. Au-delà des mots, en dehors de moi-même, je vais. Je ne souffre presque plus. Les esprits vont me prendre. Enfant, je marchais sur la pointe des pieds, pour ne pas les éveiller. Autrefois, au piano, je leur jouais des fantaisies.

Clara ! quand on m'a emmené, tu m'as regardé comme un fantôme déjà, sans y croire. J'étais là, confus. Un homme avec des images et des larmes. Un homme sans armes, sans bagages.

De si loin qu'une douleur vienne, elle est à l'heure. Elle me prend et me dit : j'ai tenu parole. Mais elle finira bien par se taire. Il y faudra beaucoup de neige. Clara !

* Michel Schneider est, entre autres, l'auteur d'un livre sur Schumann, intitulé *La Tombée du jour* (Éditions du Seuil – La Librairie du xx^e siècle).